

# Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]

Autor(en): **Bégos, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 26

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223323>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



**SOUVENIRS DES CAMPAGNES  
DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL** 18

Il me conseilla de parler à son chef, qui, disait-il, était très disposé à secourir les malheureux. En effet, cet homme charitable, après m'avoir écouté quelques instants, parut vivement s'intéresser à mon sort et m'offrit ses services. Je lui demandai 300 francs contre mon billet, mais voulant m'accompagner lui-même jusqu'à Engelsbourg, il m'avança, en attendant, 80 francs, ce fut pour moi d'un grand secours. En arrivant, nous bûmes une excellente bouteille de vin ; c'était fort rare dans ce temps-là. Le jour suivant, j'arrivai à Culm, qui est une très jolie ville.

Le paysan qui nous conduisit, pour abréger la route, passa la Vistule sur la glace, puis la repassa une seconde fois, lorsque nous fûmes surpris par la nuit et fûmes obligés de loger dans un petit endroit ; mais, pour être à l'abri des escarpades nocturnes, dont nous avions éprouvé si souvent les inconvénients, nous fîmes enlever les deux roues de la voiture et les harnais, que nous fîmes transporter dans nos chambres. De cette manière, le paysan nous resta. A l'aube, nous remîmes les roues à la voiture, et, à dix heures du matin, nous arrivâmes à Bromberg. Dans cette ville, j'eus la plus grande peine à trouver un logement. Je m'adressai d'abord à un négociant, qui avait à loger sept officiers et huit domestiques, de façon qu'il ne parut nullement disposé à me recevoir. Heureusement un bon bourgeois m'offrit son logement. Je m'y transportai avec mes infortunés camarades. On me donna quelque chose à manger, et l'on me prépara un lit passable. A peine installé, je priai mes compagnons de voyage de chercher le directeur des postes ; mais il était parti pour Posen, afin d'y organiser le service de la grande armée. L'un de mes voltigeurs alla chercher des vivres, et l'autre se rendit à l'hôpital, afin de s'informer si, comme je le soupçonnais, mon frère n'y était point arrivé. En effet, il y était fort malade, ce pauvre frère, et dans la plus grande misère. Je lui fis remettre quelques vivres, un peu d'argent et l'une des deux chemises que je possédais, car, à peu de chose près, j'étais aussi misérable que lui ; mes pieds et mes mains gelés, ainsi que ma profonde blessure, me faisaient cruellement souffrir.

Je voulais repartir au plus vite, mais il n'y avait aucune voiture disponible. Toutes avaient été arrêtées pour le transport des munitions de l'armée. Miné par la fièvre, sans argent, je me trouvais encore à quelques cents lieues de mon pays.

Nécessité fait loi et j'attendis trois jours. Pendant ce temps, je vendis tous mes petits bijoux en or, je n'en obtins que moitié prix, mais, pour partir, il me fallait de l'argent, et la nouvelle venait de se répandre en ville que les Russes allaient arriver. Je fis alors demander un char de malades à l'hôpital, mais il me fut encore répondu qu'il n'y en avait pas, parce que tous les malades venaient de partir, et qu'ils s'étaient mis en route comme ils avaient pu. Cette nouvelle à la pensée de mon malheureux frère, me donna la plus vive inquiétude ; il avait la fièvre, un pied gelé, et il était tellement faible, que je ne pouvais pas croire qu'il résistât à tant de souffrances, malgré sa vigueur et son énergie.

L'après-midi, ne sachant plus à quel saint me vouer, je me fis transporter à l'hôpital. Le convoi qui m'y conduisait avait quelque chose de fort divertissant. Mon bourgeois était le ramoneur en chef de la cité. Il me fit jucher sur une voiture, traînée par deux apprentis ramoneurs et poussée par un autre. A droite et à gauche de la portière, étaient le maître-valet et le chef lui-même ; mes deux voltigeurs fermaient la marche. Ce cortège nouveau fit trêve pour un moment à

mes inquiétudes, car, après tout, j'allais m'installer à l'hôpital. On m'avait réservé le lit de mon infortuné frère. Je voyais autour de moi beaucoup d'officiers blessés et à l'agonie. Tout cela me donnait le frisson. Mais, à peine étais-je arrangé avec mon mince attirail, que l'un de mes voltigeurs vint me dire tout bas à l'oreille qu'il fallait m'habiller au plus vite. « Sont-ce les Cosaques ? — Non, me répondit-il, une voiture nous attend dans la cour. » Je ne fus pas long à faire ma toilette, et nous nous remîmes en route à trois heures de l'après-midi. C'est alors que j'appris que mes deux enrégés avaient décidé que je ne devais pas rester à l'hôpital, et que, pour ne pas y rester, il fallait enlever à main armée, un des charriots qui sortaient de la porte de Bromberg ; c'est ce qu'ils firent sans autre forme de procès. Ils rendirent ainsi inutile mon entrée triomphale à l'hôpital. L'accompagnement de ces noirs personnages avait singulièrement exalté l'imagination de mes deux braves, et ils n'entendaient pas me voir passer *in extremis* pour la plus grande joie des enterreurs. Ce que c'est pourtant que d'avoir de l'imagination ! Pour éviter des poursuites, nous dûmes voyager une partie de la nuit. Nous nous dirigeâmes vers Vinizbourg, où nous arrivâmes le surlendemain. Nous ne pûmes pas loger dans la ville ; nous fûmes obligés d'aller à une demi-lieue plus loin, chez des paysans polonais, qui parlaient un peu l'allemand. Le soir, on nous avait promis une voiture pour le lendemain ; mais, pendant la nuit, une alerte ayant mis la ville en émoi, les autorités avaient pris la fuite ; de manière que nous ne pouvions avoir aucune espèce de véhicule qu'à des prix fabuleux. Lorsque cette nouvelle fatale nous parvint, je fis demander le bourgmestre du village, mais il lui fut impossible de faire bouger ses paysans. Ma position devenait ainsi pire qu'à Bromberg.

Je restai toute la journée à réfléchir comment je pourrais me tirer de ce mauvais pas. Je n'avais plus d'argent et il fallait en avoir. Je voulais vendre à des Juifs à peu près tout ce qui me restait, mais ils voulaient m'en donner que le quart de sa valeur. J'étais désespéré, la nuit approchait et l'on vint nous annoncer que les Cosaques allaient arriver. Dans une si triste circonstance, je ne pouvais me décider à laisser faire prisonniers mes voltigeurs et les voir partager le sort d'un pauvre blessé. Je les conjurai donc de s'éloigner au plus tôt ; mais ils n'en voulaient rien faire. Pour leur prouver ma résolution inébranlable, je donnai à l'un mes épau-lettes, à l'autre quelques derniers souvenirs. Malgré cela, ces généreux et dévoués soldats ne voulaient pas encore s'éloigner. Je fus obligé d'ordonner dans les termes les plus formels, pour qu'ils se décidassent à quitter leur ancien chef.

Seul, abandonné à mes douloureuses impressions, j'attendais stoiquement les Russes, lorsque mon hôte vint m'annoncer qu'ils n'arrivaient pas encore ; ce qui le décida à me faire transporter à Schneidmahrly, où il me déposa dans une auberge.

Je trouvai, dans cet endroit, quelques lanciers français, qui, me voyant seul et blessé, m'accueillirent au milieu d'eux avec la plus grande cordialité, en m'engageant à partager leur ordinaire.

Ayant pris avec moi le porte-manteau de mon frère dans l'hôpital de Bromberg, et, n'ayant plus rien, je voulais vendre ce qu'il pouvait contenir ; mais je n'y trouvai que de la paille et son habit rouge, laissé apparemment pour dissimuler le vol. Cette circonstance me vexa énormément, car j'avais tout donné au dernier paysan que j'avais quitté, jusqu'à mon coupon de douze aunes de nanquinet, des bottes et un mouchoir.

Dans ma détresse, je fis prier le bourgmestre de venir à mon auberge, ce qu'il fit très gracieusement. Je le pressai vivement de me faire transporter plus loin. Il ne fut pas à même de le faire le même jour, mais il me promit de s'exécuter le lendemain.

Les lanciers qui étaient avec moi, voulurent bien me donner tous les soins possibles, et entre autres l'un d'eux, nommé Darlos, de Paris, fut

pour moi plein de prévenance et de bonté. Si jamais ces lignes lui tombaient sous les yeux, qu'il reçoive ici les remerciements d'un vieux camarade.

Le lendemain, je fus en effet transporté à une lieue et demie de distance. Là, je fus mis dans une chambre de taverne, où le chef du village me fit apporter de la soupe, du pain et un peu d'eau-de-vie. Il y avait longtemps que je n'avais fait un aussi bon repas. Une fois restauré, on me transporta plus loin.

Depuis le village que je venais de quitter, je n'avais plus aucun moyen d'avancer qu'en m'adressant aux bourgmestres, qui me faisaient transporter par les voitures destinées aux mendiants. Ce moyen, qui n'était pas du tout ce qu'il y avait de plus commode, se trouvait être ma dernière ressource, car j'étais non seulement pauvre comme Job, mais, de tous mes membres, je n'avais plus qu'une main valide ; c'était la gauche. A la merci du premier venu, je n'avais donc qu'à me résigner !

(A suivre).

Au Bourg-Ciné-Sonore, du 27 juin au 3 juillet un film sonore et parlant : « Le Secret du Collier », avec le célèbre chien Rintintin.

Qui ne connaît l'histoire de ce chien berger allemand, trouvé au front par un lieutenant américain et grande vedette de cinéma après deux ans de patiente éducation.

Rintintin, extériorisation vivante de l'intelligence animale, nous apparaît dans le « Secret du Collier » plus vif, plus instinctif, plus adroit que jamais.

Rintintin dans un film sonore et parlant, quel succès de curiosité !

Tous les jours, à 15 h. et 20 h. 30.



Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

**Robert DODILLE**  
Le Vrai Chemisier-Spécialiste

Présente actuellement ses  
Chemises d'été et de sports  
Fr. 12.75, 15.—, etc.

— ENVOIS A CHOIX —

Lausanne

Haldimand, 11



1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed. S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

**HERNIEUX**

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

**W. Margot & Cie**

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

**RADIO GÉNÉRALE**

Denier & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920  
Tél. 26.196 — Maison des Vaudots